

Henri Atlan (2014). *Croyances. Comment expliquer le monde?*

Editions Autrement, Paris, 372 pages
ISBN 978-2-7467-342-3

Les scientifiques et philosophes actifs en bioéthique sont familiers des travaux d'Henri Atlan, directeur du Centre de recherches en biologie humaine de l'hôpital universitaire Hadassa de Jérusalem. Cette ultime production ne leur est cependant pas exclusivement réservée. L'auteur se livre à un examen des différents régimes de croyance et des relations complexes instaurées entre croyances, savoir, vérité et raison, un genre de «traité d'épistémologie citoyenne».

Les «inquiétudes démocratiques» du présent y sont en effet singulièrement éclairées. Il s'agit à la fois d'une critique fine des dérives des croyances en superstitions et de la recherche d'une sagesse pratique dont l'ambition est d'échapper à un relativisme, moral et/ou scientifique, typiquement postmoderne. Spinoza, Wittgenstein et William James sont les principaux compagnons d'une telle démarche.

S'agissant de religion, l'auteur attire notre attention sur le fait que cette catégorie, comprise comme profession de foi et condition d'appartenance, est en fait une catégorie occidentale, d'origine chrétienne et relativement récente. Elle ne rend pas compte de la spécificité, entre autres, du judaïsme des origines, de la mythologie grecque, ou encore des pratiques rituelles des Yanomamis d'Amazonie. Pour toutes ces formes d'expériences du sacré c'est la pratique des rites qui est première; les croyances et les discours, et surtout la prétention à la *vera religio*, n'en sont pas le fondement.

La démarche scientifique s'appuie également sur un héritage accepté, mais c'est le doute, qui est l'instrument d'une auto-organisation de la pensée et qui doit être fondé. Le privilège relatif dont bénéficie la science n'est pas dû, à un accès privilégié à la vérité mais à une relation particulière de la raison à l'expérience. C'est ce qui pousse Atlan à se caractériser lui-même comme un *néo-pragmatiste*: «C'est presque toujours grâce à des découvertes rendues possibles par un certain paradigme que celui-ci est renversé par un nouveau paradigme». La découverte bouleversante de l'ADN, bien vite transformée en fétiche en est l'exemple.

Pour autant la pratique scientifique se nourrit d'une croyance a priori dans l'intelligibilité du réel et c'est ce même désir de trouver une explication à toute chose qui est à l'origine de certaines dérives de l'opinion, telle que la théorie du complot. Atlan s'inquiète en effet en conclusion de l'extrême fragilité de l'opinion publique: la confusion entre information et communication aboutit à «une situation où le vrai et le faux sont interchangeables», où se mélangent les différents registres de croyances. La sagesse pratique que suggère l'auteur est inspirée par le Livre des Proverbes: «Le sot croira n'im-

porte quoi; l'avisé comprendra vers quoi il pose son pied.»

Roland Junod, Genève

Yvonne Caillé, Frank Martinez (2015). *D'Autres Reins que les miens – Patients et médecins racontent l'aventure de la dialyse et de la greffe*

Le cherche midi, Paris, 223 pages
ISBN 978-2-7491-3522-9

Cet ouvrage brosse un portrait multidimensionnel de la prise en charge de l'insuffisance rénale au cours des soixante dernières années en France (avec des notations internationales). 16 témoignages ont été recueillis par les auteurs, une ingénieure souffrant de maladie rénale, aujourd'hui transplantée, et un médecin du service de transplantation de l'Hôpital Necker, à Paris. Avec une préface utile d'un sociologue qui a donné un de ses reins.

Vient à l'esprit le terme d'épopée, médicale et humaine mais aussi éthique, politique, organisationnelle. Qui va de 1950, alors que rien ne peut être fait pour les patients urémiques, qui décèdent en quelques jours ou semaines, à aujourd'hui où des millions de personnes dans le monde suivent une dialyse chronique et où des centaines de milliers ont bénéficié d'une greffe de rein. Ces avancées ne doivent pas faire oublier les difficultés de celles et ceux qui ont vécu de longues trajectoires faites de maladie, de souffrance, d'espoirs et de déceptions. Qui, avec les médecins et autres scientifiques, les psychologues, les assistantes sociales, plus tard les agents coordinateurs de transplantation, sont les acteurs de cette histoire.

Ouvrage substantiel à plusieurs égards. Ainsi sur l'évolution des relations entre soignants et soignés: paternalisme médical de l'époque (qui chez certains n'a pas tout à fait disparu); montée d'une volonté de co-décision chez les malades (avec des accents qui font penser à ce qu'on a vécu depuis les années 1980 pour le VIH/sida); empathie et/vs aspects techniques; trajectoires lourdes, durant des années, en attente d'un organe. Notations du registre historique sur les développements en France et ailleurs. Régis Violle, 71 ans aujourd'hui, a vécu tout un périple médical personnel et a fondé la Fédération nationale d'aide aux insuffisants rénaux (Fnair), première association de patients concernés. Dans le registre de la qualité de la relation médecin-patient, on est marqué par le texte du Dr Janine Bédrossian et celui du Dr Elizabeth Tomkiewicz, fille du pédopsychiatre Stanislas Tomkiewicz. On trouve des entretiens avec plusieurs néphrologues chefs de service, à Paris et ailleurs, qui ont vécu cette saga médicale et sociétale (l'un d'entre eux simultanément comme patient). Cette présentation de la 'scène' de l'insuffi-

sance rénale et de sa prise en charge est pleine d'enseignements, y compris au plan éthique – et d'émotions. A l'interface de la recherche, des pratiques de soins, d'une médecine sociale qui cherche à atteindre tous ceux qui en ont besoin, des budgets de la santé et de dimensions humaines majeures. Une fresque d'envergure. Des notes de bas de page expliquent les termes scientifiques et font que, tout en étant de grand intérêt pour les professionnels eux-mêmes, l'ouvrage est aisément compris de tout lecteur intéressé.

Jean Martin, Echandens

Lise Haddad et Jean-Marc Dreyfus (dir.) (2014). Une Médecine de mort: du code de Nuremberg à l'éthique médicale contemporaine

**Editions Vendémiaire, Paris, 384 pages
ISBN 978-2-36358-126-6**

Sous la direction de Jean-Marc Dreyfus et Lise Haddad, un historien et une philosophe, ce livre regroupe des textes issus d'un colloque qui a eu lieu en novembre 2011 au Goethe-Institut de Paris.

Cet ensemble de textes remarquables retrace du 19^e siècle à nos jours l'évolution des idéologies ayant nourri les scientifiques, et mené aux dérives de la médecine nazie mais aussi d'autres pays, au cours du vingtième siècle.

A travers des regards d'historiens, de médecins, de philosophes, il nous est expliqué à quel point la pensée scientifique d'avant-guerre, ayant mené aux crimes nazis, et que nous croyions révolue, reste proche de la pensée d'aujourd'hui.

On comprend comment des théories telles que le darwinisme (en tant que conception du monde, réflexion sur une éthique de la diminution des souffrances, réhabilitation du suicide, euthanasie sans douleur pour les aliénés) et l'anthropologie (classer, mesurer, hiérarchiser) ont pu se mettre au service des théories raciales et antisémites.

Le médecin de Hitler, Karl Brandt, l'un des principaux architectes des meurtres du 3^{ème} Reich, était convaincu qu'«aider son prochain» consistait à débarrasser la société des êtres faibles, fragiles et incurables.

Les programmes d'expérimentation et de torture faits sur les femmes (stérilisation forcée, essais de diverses méthodes de stérilisation) étaient indispensables pour «faire avancer la science», et l'euthanasie des malades se pratiquait «pour des motifs humanitaires».

La société Kaiser Wilhelm (actuellement Max-Planck-Institut) fut étroitement impliquée dans les recherches scientifiques du Troisième Reich, ce qui lui permit de se développer en bénéficiant d'importants financements. 45% de médecins allemands étaient nazis, et 7% rejoignirent les SS. Bien au-delà de l'Allemagne nazie les médecins furent actifs dans les tortures expérimen-

tales, en particulier en Argentine et en Amérique sur les prisonniers jusque dans les années quatre-vingt.

Pourquoi? Comment se fait-il que lors du procès de Nuremberg et dans les années suivantes, aucun médecin ne témoigna de culpabilité ni regret, mais qu'ils continuèrent à certifier qu'ils avaient agi pour le bien de l'humanité? Et lorsqu'enfin les jugements eurent lieu, il fut difficile de rendre justice aux victimes de cette médecine de mort, la faute se diluant dans le fait que la société et non une poignée d'hommes, adhéraient à l'idéologie sous-tendant les expériences faites, ce qui diminuait leur responsabilité.

La question de l'usage qu'il convenait de faire des résultats des études scientifiques issues de la torture d'êtres humains, est développée de manière intéressante. Comment se fait-il que les chercheurs continuèrent leur travail sans être inquiétés, et furent même honorés pour leurs recherches?

Les derniers chapitres questionnent l'éthique médicale, née du code de Nuremberg, construite en partie en miroir des violations déontologiques répétées qu'elle n'a pu empêcher bien après la Seconde Guerre mondiale, en Argentine et aux Etats-Unis en particulier. L'analyse du «consentement éclairé» en regard de l'autonomie du patient, de sa subjectivité et de sa vulnérabilité est remarquable.

Il est très frappant de réaliser à quel point les interrogations contemporaines suscitées par les avancées techniques récentes étaient déjà présentes et se posaient de manière très proche en lien avec les crimes nazis (frontières entre la vie et la mort, limites de l'humain).

Par une analyse sobre des faits historiques, une réflexion philosophique multiple, cet ensemble de textes nous donne les outils nécessaires pour réaliser que, à aucun moment, nous ne devons croire que le pire est derrière nous.

Nous aider à rester attentifs aux «effets désastreux des discours qui s'arrogent une légitimité scientifique pour faire passer des messages et des injonctions idéologiques», c'est ce que souhaitent les auteurs.

Laurence de Chambrier, Genève

Friederike Schmitz (Hg.) (2014). Tierethik

**Suhrkamp Verlag, Berlin, 598 Seiten
ISBN 978-3-518-29682-0**

Hilal Sezgin (2014). Artgerecht ist nur die Freiheit. Eine Ethik für Tiere oder warum wir umdenken müssen

**C.H. Beck, München, 301 Seiten
ISBN 978-3-406-65904-1**

Was schulden wir Tieren in moralischer Hinsicht? Dürfen wir sie für unsere Zwecke nutzen, und wenn ja, un-

ter welchen Bedingungen? Dass solche tierethischen Fragen von grosser Relevanz und öffentlichem Interesse sind, haben die Erfolge von Büchern wie *Tiere Essen* von Jonathan Safran Foer gezeigt. Im vergangenen Jahr sind nun zwei weitere, äusserst lesenswerte Beiträge zu dieser Debatte publiziert worden: der von der Philosophin Friederike Schmitz herausgegebene Band *Tierethik* und die Monographie *Artgerecht ist nur die Freiheit* der Schriftstellerin und Journalistin Hilal Sezgin. Charakteristisch ist für beide, die Autorin Sezgin und die Herausgeberin Schmitz, dass sie eine sehr weitreichende Tierrechtsposition vertreten, die unter anderem auf einen veganen Lebensstil abzielt. In *Schmitz'* Band kommt dieser gewissermassen radikale Standpunkt allerdings nur in wenigen Beiträgen zum Ausdruck und wird insbesondere in der (sehr ausführlichen) Einführung entfaltet (13–73). Wengleich die Herausgeberin selbst den einzig konsequenten Schluss in einer veganen Lebensführung sieht, geht es ihr doch zunächst um einen Überblick über die verschiedenen Positionen der neueren tierethischen Debatte – und diese gehen in ihren Forderungen längst nicht alle so weit wie Schmitz selbst. Untergliedert in drei Teile, enthält der Band 17 Aufsätze, vor allem von PhilosophInnen, aber auch von SoziologInnen sowie einem Juristen.

Unter dem Titel «Eigenschaften und moralischer Status von Tieren» versammelt Schmitz zunächst AutorInnen, die sie einem «Eigenschaftsansatz» zuordnet, darunter einige Pioniere der Tierethik: Den Anfang macht ein Text von Peter Singer, der die Debatte mit seiner Kritik am Speziesismus und seinem pathozentrischen Utilitarismus massgeblich geprägt hat; gefolgt von Tom Regan, der als ähnlich einflussreich gelten kann, im Unterschied zu Singer aber eine kantianische Position der Tierrechte vertritt. Darüber hinaus finden sich hier Texte von Evelyn Pluhar, David DeGrazia, Martha Nussbaum und Gary Francione.

Der zweite Teil umfasst Positionen, die in Kritik an der Herangehensweise über Eigenschaften, so Schmitz, einen Ansatz entwickelt hätten, der den Fokus auf «Einstellungen und moralische Beziehungen zu Tieren» legt. Mit Peter Carruthers kommt zunächst ein Autor zu Wort, der zeigen will, «[w]arum Tiere moralisch nicht zählen», und dass sie nur deswegen nicht grausam behandelt werden sollten, weil dies den menschlichen Charakter verderbe. Die nächsten Texte aber folgen der Gesamtnarration und wollen gerade zeigen, wie mit Blick auf die Mensch-Tier-Beziehung begründet werden kann, dass Tiere moralisch zu berücksichtigen sind (Christine Korsgaard, Elizabeth Anderson, Rosalind Hursthouse, Cora Diamond und Lori Gruen).

Im dritten Teil wird die tierethische Frage schliesslich in den grösseren Kontext «soziologischer, gesellschaftskritischer und politiktheoretischer» Überlegungen gestellt. Neben Texten von Brian Luke, Birgit Mütterich, Ted Benton und Bob Torres findet hier die utopische Idee einer Zoopolis von Sue Donaldson und Will Kymlicka ih-

ren Platz. Diese Idee, deren Publikation als Monographie erst jüngst für Aufsehen gesorgt hat, fordert, Tiere je nach Lebenssituation unter dem Vorzeichen der Mitbürgerschaft (domestizierte Tiere), der Souveränität (Wildtiere) oder des Grenzgängertums ('wilde' Tiere in menschlichen Siedlungen) zu behandeln.

Insgesamt bildet der Band ein breites Spektrum von Positionen ab und umfasst neben klassischen AutorInnen neue, hierzulande weniger bekannte Perspektiven. Zweifellos gelingt es Schmitz, wie von ihr beansprucht, die angloamerikanisch geprägte Debatte im «deutschsprachigen Raum sichtbar zu machen» (15). Allerdings lässt sich fragen, ob die Aufnahme weiterer deutscher Positionen (denn sie bezieht sich vor allem auf Deutschland) nicht hilfreich gewesen wäre, um aufzuzeigen, dass der öffentliche Diskurs in Deutschland nicht generell bei der Frage der Verbesserung der Nutztierhaltung stehen bleibt – auch dort findet durchaus eine tiefer gehende Auseinandersetzung statt (z.B. bei Bernd Ladwig). Anzumerken ist ausserdem, dass Schmitz' Einführung weniger eine Einleitung und mehr ein Plädoyer für ihre eigene Position darstellt, was irritieren kann. Abgesehen davon habe ich Zweifel, ob sie mit der Art und Weise ihrer Darstellung Andersdenkende von ihrer Position zu überzeugen vermag – der deutlich erhobene Zeigefinger, der einen Gestus moralischer Überlegenheit impliziert, könnte auch dazu führen, sich nicht näher mit ihrer Argumentation auseinanderzusetzen.

Anders als Schmitz geht es *Sezgin* nicht vorrangig um einen Beitrag zum wissenschaftlichen Diskurs, sondern um Allgemeinverständlichkeit – die sie nicht zuletzt aufgrund vieler eingestreuter persönlicher Erfahrungen und Anekdoten erreicht. Den Anspruch, trotzdem «mit der fortgeschrittenen akademischen Tierethikdebatte auf Augenhöhe zu bleiben» (13), löst sie weitgehend überzeugend durch zahlreiche philosophische Rekurse und ausführliche Fussnoten ein. So arbeitet sie sich beispielsweise kritisch an Singer ab, gegen dessen Fokus auf individuenübergreifendes Leiden sie die Bedeutung des Wohls des einzelnen Individuums hervorhebt. «Artgerechtigkeit» dürfe daher auch nicht als Schutz der Spezies missverstanden werden, sondern orientiere sich am einzelnen Individuum (43).

Sezgin gliedert ihre Darstellung in fünf Schritte: Das erste Kapitel erläutert grundlegend, warum Tiere ethisch berücksichtigt werden sollten – nämlich weil (und sofern) sie Subjekte ihres Lebens seien (21). Das gelte für alle Wesen mit einem zentralisiertem Nervensystem (wengleich andere Tiere im Zweifelsfall ebenfalls geschont werden sollten). Freilich könnten Tiere nur Objekte, nicht Subjekte von Moral sein, diese Asymmetrie scheint ihr aber leicht rechtfertigbar.

Ausgehend davon setzt sich Sezgin mit verschiedenen Themenbereichen der Tierethik auseinander. So fragt sie im zweiten Kapitel mit Blick auf Tierversuche: «Dürfen wir Tiere quälen?» Ihre Antwort lautet, dass Tierversuche als eine vom Menschen verursachte Qual

abzulehnen seien. Im dritten und vierten Kapitel nimmt sie dann Tiere und Tierprodukte als Nahrungsmittel in den Blick («Dürfen wir Tiere töten?/nutzen?»). Wie Schmitz spricht sie sich nicht nur für eine vegetarische, sondern eine vegane Lebensweise aus, da (fast) jede Nutzung von Tieren deren Wohl beeinträchtigt. Abschliessend stellt Sezgin unter der Überschrift «Wie können wir mit Tieren leben?» Überlegungen dazu an, ob Menschen «die Natur vor sich selbst schützen» müssen (nein) und wie ein ethisch guter Umgang mit Tieren in verschiedenen Kontexten aussehen kann.

Mit ihrer stark auf Empathie setzenden Darstellung gelingt es Sezgin mindestens, ihre Leserinnen und Leser ins Grübeln zu bringen. Zwar hätte sie an der einen oder anderen Stelle Einwände noch stärker berücksichtigen können (müsste man nicht ausführlicher be-

gründen, warum die Asymmetrie zwischen moralischen Objekten und Subjekten legitim sein soll?). Insgesamt ist ihre Darstellung dennoch überzeugend. Sie scheint mir zudem erfolgversprechend, weil Sezgin gerade nicht mit erhobenem Zeigefinger auftritt, sondern um eine einfühlsame Heranführung an die Problematik bemüht ist.

Die Bücher von Schmitz und Sezgin haben unterschiedliche Stärken und ergänzen sich auf gewisse Weise: Für einen Überblick der Debatte ist Schmitz' Band empfehlenswert (wobei ihre Einführung eher als eigene Position zu lesen ist). Sezgin besticht vor allem durch die Überzeugungskraft ihrer eingängigen, mit vielen Narrationen angereicherten Darstellung.

Cornelia Mügge, Fribourg